

Piotr Chojnacki

Les suppositions nominalistiques dans la gnoseologie de l'empirisme logistique

Collectanea Theologica 21/2-3, 193-198

1949

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

PIOTR CHOJNACKI

LES SUPPOSITIONS NOMINALISTIQUES DANS LA GNOSEOLOGIE DE L'EMPIRISME LOGISTIQUE.

L'empirisme radical où logistique est bien connu par sa philosophie ou sa théorie de la science, d'après laquelle tout le sens des concepts scientifiques est à réduire aux données de l'expérience. Ce qui ne se prêtait pas à cette réduction aux données empiriques et prétendait d'être métempirique, est à éliminer, comme dépourvu de sens. Le sens des concepts et des propositions consiste toujours dans la relation des termes, des noms, en général des symboles, aux sensations, et surtout aux sensations fixées par les mesures, comme cela se fait en physique.¹⁾

En acceptant cette définition du sens de nos concepts, ou plutôt le postulat, — concernant la signification, on arrive en conséquence à rejeter tous les concepts métaphysiques, car ceux-ci précisément font abstraction des données sensibles. En vertu du même postulat il faudrait accuser comme vide du sens certains concepts physiques théorétiques, pour lesquels il serait difficile de trouver des sensations correspondantes.

Le problème du sens joue un rôle principal dans l'empirisme radical, d'après lequel les propositions scientifiques sont ou bien d'ordre logique ou bien d'ordre empirique. Des énon-

¹⁾ C a r n a p R., Die Phisikalische Sprache als Universalsprache der Wissenschaft. Erkenntnis 2: Ueber die Einheitssprache der Wissenschaft. Actes du Congrès Intern. de Philosophie Scientifique, 2, Paris, 1936.

cés qui ne pouvaient se ranger dans un ou dans l'autre de cet ordre, perdent le droit de s'appeler scientifiques. Les propositions logiques concernent la forme, la méthode d'organisation de la science, les propositions empiriques sont les bases auxquelles doit être réduit tout le contenu d'une proposition quelconque extralogique. Justement grâce à cette solution du problème du sens des énoncés scientifiques, l'empirisme radical mérite son nom. C'est de ce postulat qu'il tire comme conséquence l'autre principe épistémologique, qui commande la construction et la refonte du langage conceptuel scientifique d'après le modèle de la physique de façon qu'il soit le même dans toutes les sciences, bien que leurs objets soient différents.²⁾

La définition du sens postulée par l'empirisme radical demande donc d'être examinée du point de vue de l'analyse critique de la connaissance traitée comme fait positif. Le problème du sens des concepts, ou plutôt des termes et des propositions, a été bien discuté par les partisans de l'empirisme radical surtout par Carnap et Neurath. Mais leur ambition était de le résoudre du point de vue purement formel, c'est à dire sans faire appel au réel, signifié par les termes ou les propositions.

Carnap a trouvé des difficultés énormes dans cette entreprise; il n'arrivait pas à éclairer le concept dans lequel entrait en jeu justement la relation entre le signe et les objets signifiés. L'insuffisance du point de vue purement formel était manifeste pour ce qui concerne l'explication des concepts touchants les traits fondamentaux de la connaissance, à savoir qu'elle signifie quelque chose d'autre qu'elle-même et qu'elle doit être vraie³⁾ pour mériter le nom de connaissance. Le problème de la signification et de la vérité ne se laisse donc pas enfermer dans les cadres de la logique formelle ou de la logistique et de la syntaxe logique.

¹⁾ C a r n a p R., Die physikalische Sprache als Universalsprache der Wissenschaft. Erkenntnis 2: Ueber der Einheitssprache der Wissenschaft. Actes du Congrès Intern. de Philosophie Scientifique, 2, Paris 1936.

²⁾ T a r s k i A., Der Wahrheitsbegriff in der formalisirten Sprachen, (Studia Philisophica I) Lwów, 1935.

Le fait que ce problème reste insoluble dans ces limites et qu'il cause des difficultés insurmontables, suggère l'idée qu'il peut être mal posé en conséquence de principes erronés postulés au seuil de la théorie de la connaissance. L'erreur peut s'y introduire si l'on manque de constater quelque un des éléments essentiels à la connaissance, ou si l'on considère comme essentiel ce qui n'est qu'un élément secondaire, concomitant.

En effet les partisans de l'empirisme logique croient concevoir la note essentielle de la connaissance dans la *c o o r d i n a t i o n u n i v o q u e* entre le nom ou le symbole et l'objet désigné par ce nom ou ce symbole. Connaître, d'après Schlick, fondateur de l'empirisme radical, c'est *n o m m e r* et *c l a s s e r* des objets d'une manière univoque ¹⁾.

Cette description laisse en marge des notes caractéristiques de la connaissance et elle ne souligne qu'une des notes extérieures. Il est vrai que l'acte de connaître termine ou fixe son résultat en nommant des objets communs. Mais nommer et classer des objets ce n'est pas les connaître et l'acte de les nommer ne peut pas remplacer l'acte de connaître.

Schlick a substitué à la relation naturelle entre le connaissant et le connu la relation artificielle, conventionnelle entre le nom et l'objet nommé. Il a mis l'acte de connaître comme acte reçu par le sujet „hors de la considération gnoséologique à cause de cela qu'il est incommunicable comme „Erlebnis“, comme fait de conscience, et il est individuel, subjectif.²⁾ Ce qui est communicable et intersubjectif, ce sont des noms et des propositions.

Il y avait de grandes divergences entre Schlick et Neurath et Carnap à propos des propositions empiriques élémentaires, à savoir s'il faut les envisager comme les expressions des expériences individuelles ou bien s'il faut en faire abstraction.³⁾

¹⁾ S c h l i c k M., Allgemeine Erkenntnislehre, Berlin, 1918, 7. 18. 57—66.

²⁾ S c h l i c k M., dz. cyt. 56—66; Les énoncés scientifiques et la réalité du monde extérieur. Przekład Vouillemin, Paris, 1934, 19.

³⁾ C a r n a p R., Ueber Protokollsätze, Erkenntnis 3, 204.

On n'est pas arrivé à une solution satisfaisante, ce qui montre l'entrée en jeu de différentes suppositions.

La supposition commune et formulée par les empiristes logistiques, est que les expériences individuelles, les sensations et les perceptions doivent être éliminées et remplacées par les signes conventionnels bien fixés; ensuite on peut opérer sur ces signes, en les combinant d'après les règles d'une façon mécanique. Cependant il ne faut pas oublier, que les signes conventionnels en dehors des mathématiques gardent des attaches avec les expériences individuelles et les calculs logiques ne dispensent pas absolument du recours aux sensations et aux pensées. Le recours est visible au moment de l'introduction des signes et à la fin des calculs, quand il s'agit de comprendre leur sens, leur signification.

Il y a encore l'autre supposition implicite, à savoir que les sensations jouent le rôle des signes naturels, qui nous enseignent du monde agissant sur nous et qui nous font connaître ce monde, mais qui ont besoin de précision artificielle. Justement cet aspect du connaître est susceptible de la précision par les conventions, il ne s'épuise pas dans les démarches extérieures conventionnelles; c'est un procès naturel, c'est un acte vécu par le sujet, indépendamment de tels ou d'autres moyens artificiels et conventionnels, appliqués après. Cet aspect du connaître ne se laisse pas supprimer par les aspects surajoutés comme du dehors. La décision de ne pas parler de lui ne change rien au fait, que la relation naturelle entre le connaissant et le connu est supposée, peu importe qu'on l'appelle obscure ou incommunicable.

Il est vrai, que cette relation de connaître n'est pas communicable et traduisible en termes empruntés du domaine des objets matériels. Mais rien ne nous autorise à dire qu'une pareille interprétation est uniquement admissible.

Il nous faut parler du connaître et le décrire en termes adaptés. Et si nous avons déjà à notre disposition des termes adaptés aux objets matériels, il s'impose à nous de ne pas transporter ces termes d'un ordre à un autre sans s'en rendre compte.

Ce serait manquer de criticisme. Cajétan a reproché à ces penseurs: „Quam rudes fuerunt qui de sensu et sensibili intellectu et intelligibili, deque intelligere et sentire tractantes tamquam de aliis rebus iudicant“ (In Sum. Theol. I, 14, 1).

Les empirites radicaux traitent le connaître d'une façon univoque, accomodée aux objets matériels, en oubliant son caractère spécial. Ils ignorent ce que les philosophes scolastiques appellent le *m o d e a n a l o g i q u e* de penser. En prenant les termes analogiques contrairement à leur sens, c'est à dire d'une façon univoque, ils manquent de les comprendre et ils arrivent à voir les problèmes dans une lumière fausse.

L'acte de connaître échappe à la description en termes univoques. L'univocité nous jette dans les difficultés, qui rendent la connaissance du réel impossible.

On est que trop porté à prendre les termes: l'impression, l'idée pour une sorte de copie, de dessin, bref pour un *signe instrumental*; mais alors le terme de connaissance serait cette copie même et pas l'objet réel, qui resterait hors des limites de la connaissance.

Kant était le plus conséquent sous ce rapport, quand il proposait de laisser les choses en soi en dehors de toute connaissance.

Pour ne pas s'égarer dans cette voie, il faut traiter l'impression, l'idée, comme un signe formel, qui porte notre attention de prime-abord à l'objet réel. Le signe formel détermine nos puissances de connaître sans être connu lui même, tandis que le signe matériel ne nous détermine qu'après qu'il a été connu.

Le signe formel n'attire pas l'attention du sujet connaissant que dans l'acte second de réflexion, à savoir quand nous essayons de nous en rendre compte et d'expliquer l'acte de connaître. Le signe formel consiste dans une *coordination naturelle*, non conventionnelle de nos puissances cognitives à l'objet de connaître. Si l'on parle de ce signe formel comme d'une image ou d'une similitude, c'est d'une façon *analogique*, à savoir qu'il joue un rôle semblable au rôle d'une image ou

d'une similitude, mais pas un rôle identique, univoque. La coordination naturelle de la puissance cognitive à l'objet réel par le signe formel n'est pas à établir, à instituer, elle est faite de par la nature du connaître.

La coordination conventionnelle peut s'y surajouter, mais elle se base sur la coordination naturelle, elle la suppose, loin de la remplacer. Pour introduire dans la connaissance des signes conventionnels, par exemple des mots ou des symboles physiques de température, de poids, d'intensité électrique, il faut déjà avoir des perceptions sensibles, qui nous signalent du froid ou du chaud, du poids ou de la force du courant électrique.

Les signes conventionnels s'échafaudent sur les signes naturels. La signification naturelle des concepts et des énoncés n'est pas à constituer, mais à exprimer et à préciser par les moyens plus ou moins artificiels. Elle est à distinguer de la signification des mots et d'autres symboles conventionnellement établis. L'attitude nominaliste ne fait pas cette distinction, elle méconnaît le rôle du signe naturel formel.

Si la signification naturelle des concepts et des énoncés est indépendante de l'oeuvre de l'expression et de la précision par les symboles conventionnels, et de l'illustration par les exemples concrets, alors la coordination des symboles artificiels aux données sensibles ne peut être envisagée comme critère décisif du sens des concepts en général et des concepts métaphysiques en particulier.